

C'est peu de l'abondance, autour de vos demeures
 Tout doit vous égarer, même le cours des heures.
 Pourquoi donc à mes yeux offrir cet instrument,
 Qui, du jour fugitif, m'avertit tristement ;
 L'interprète muet, colonne où l'ombre agile
 Marque les pas du temps sur l'ardoise immobile ?
 Que tout vive et respire au doux séjour des champs ;
 Une horloge champêtre y doit régler le temps.
 Voyez vers le soleil, la jalouse Clytie,
 Tourner incessamment la tête appesantie ;
 L'édieu qui la trahit, le dieu qu'elle aime encor,
 A peine a déployé son étincelle d'or ;
 La nymphe, à cet aspect, pour cacher son outrage,
 De honte et de douleur a baissé son visage ;
 Et cadran naturel, du travail matinal
 Au jardinier actif a donné le signal ;
 Et l'on que de ses feux déjà loin de leur source,
 Le soleil, enflammant le milieu de sa course,
 Tient au plus haut des aîrs la balance du jour ;
 Que Clytie abattue en vain languit d'amour,
 Alors des simples mets que vous avez fait naître,
 Il est tems de couvrir votre table champêtre ;
 Mais pour revoir l'héris, sur son char moins ar-
 dent,
 Phébas se hâte enfin d'atteindre l'occident :
 La nymphe, dont le front lentement se relève,
 Semble le suivre au bord où sa course s'achève ;
 Fermez alors, termes vos jardins, vos vergers ;
 C'est durant du repos et des songes légers.

Paris. — Mœurs du Jour. — Mais non je ne me trompe pas ; c'est bien Mme. . . . que j'ai l'honneur de saluer. — Oui, Monsieur, c'est elle ; mais ce n'est plus moi. — Et elle baissa les yeux ; une larme coula sur son visage pâle : sa main trembla en s'appuyant sur mon bras. Je la regardai, et son vêtement annonçoit tant d'événemens malheureux, un changement d'état et de fortune, si subit et si triste, que je n'osais à cet égard, lui montrer aucune curiosité : la pitié même ne doit pas être indiscrète. Cependant ses premiers mots me revenant toujours à la pensée : "C'est elle, mais ce n'est plus moi." Je pensai qu'elle avoit perdu son mari et sa fortune. Cependant, se faire cuisinière ! car tout annonçoit que tel étoit son état actuel ; cela me paroissoit inconcevable. Je ne pouvois me figurer que cette femme que je voyois avec un mouchoir de couleur, assez sale, et fort négligemment noué sur la tête, une camisole de laine bleue, une jupe de même étoffe, un tablier de cuisine,

et portant au bras un panier rempli de petites provisions qu'elle venoit d'acheter à la halle, fut cette Mme. . . . que j'avois quelque fois rencontrée dans le monde, et qui y étoit distinguée par son amabilité, la considération dont son mari jouissoit, une figure assez agréable et une réputation irréprochable.

Après avoir marché quelque temps en gardant un silence qui paroissoit l'embarrasser autant qu'il me sembloit difficile de le rompre, j'osai de lui dire que, sans avoir l'honneur de la connoître, et conséquemment sans avoir le droit de m'informer de ses malheurs, j'osois espérer cependant qu'elle me pardonneroit de lui dire combien je souffrois de voir la veuve de M. . . . dans cette déplorable situation.

Mme. . . . leva les yeux au ciel, et, du coin de son tablier qu'elle tenoit à la main, se couvrant un peu le visage, elle me dit en soupirant : je ne suis pas la veuve de M. . . ., je suis la cuisinière de sa femme.

Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-ce que tout cela signifie ? — Il m'avoit abandonné, reprit-elle, il s'étoit marié. Et moi, sans ressources, sans pain, sans courage, sans fierté, j'ai accepté la proposition qu'il m'a faite d'être la cuisinière de sa nouvelle femme.

M. . . . a perdu presque toute sa fortune, et je suis aujourd'hui la seule servante dans une maison où j'étois autrefois maîtresse. Si la conduite de M. . . . le déshonore, si celle de sa femme à mon égard la couvre de honte, l'humiliation attachée au malheur qu'on ne supporte pas avec fierté, m'a tellement avilie à mes propres yeux, que je commence à m'habituer aux détails pénibles de ma situation actuelle, et d'un aussi révoltant intéri-